

MATHS ET PHILO

PLAISIR ET BONHEUR

Par Didier Lambois

Si nos élèves ne réussissent pas dans notre matière c'est qu'ils ne s'y impliquent pas suffisamment, et s'ils ne s'impliquent pas c'est parce qu'ils n'y trouvent pas suffisamment de plaisir. C'est donc par le plaisir que nous pourrions faire naître l'intérêt et par conséquent la réussite des élèves. Voilà grossièrement le raisonnement que font les professeurs soucieux de bien faire, et c'est ce type de raisonnement qui conduit aussi les plus éminents mathématiciens à dire qu'il faut « *rendre les maths sexy* ». Sans vouloir juger de la pertinence de tels propos, prenons le temps d'y réfléchir quelques minutes.

Il faut tout d'abord s'entendre sur ce que nous appelons le plaisir. Nous dirons que nous éprouvons du plaisir lorsque nous rencontrons quelque chose qui satisfait l'une de nos tendances, l'un de nos désirs. J'ai soif et je bois, alors j'éprouve du plaisir ; je désire résoudre un problème mathématique et j'y parviens, alors j'éprouve du plaisir. C'est donc le désir qui est en jeu ici, et ce n'est pas trahir la formule citée ci-dessus que de dire « *il faut rendre les maths désirables* ».

Cela sous-entend que ce sont les objets qui déterminent nos désirs. Si un objet est désirable, nous le désirons... En conséquence nous devrions admettre que nous désirons tous les mêmes objets : ceux qui sont désirables. Est-ce aussi simple ? Ce qui est désirable pour moi l'est-il nécessairement pour autrui ? Est-ce vraiment l'objet qui détermine notre désir ou est-ce au contraire notre désir qui fait la valeur de l'objet ? Spinoza affirmait que « *nous ne nous efforçons à rien, ne voulons, n'appétons ni ne désirons aucune chose parce que nous la jugeons bonne ; mais, au contraire, nous jugeons qu'une chose est bonne parce que nous nous efforçons vers elle, la voulons, appétons et désirons* » (Spinoza, *Ethique*, III).

Certains jugent que les mathématiques sont « bonnes » et pour eux elles sont « sexy », elles donnent du plaisir, un plaisir plus fort même et plus durable que le plaisir sexuel disait André Weil. Ceux qui ont la fibre mathématique et qui ont ce désir mathématique, connaissent ce plaisir, c'est indéniable, mais pouvons-nous créer ce désir chez tous nos élèves ? Là est le problème et là naît le doute.

Peut-être faudrait-il penser les mathématiques (et la vie en général) dans la perspective du bonheur plutôt que dans celle du plaisir. Mais il faut alors s'entendre sur ce que serait le bonheur et sur ce qui le distingue du plaisir.

La définition du bonheur est problématique, chacun semble en avoir une idée différente, et une idée souvent confuse. Même si nous cherchons tous le bonheur nous ne savons pas bien ce que nous cherchons. « *Nous cherchons tous le bonheur, mais sans savoir où, comme des ivrognes qui cherchent leur maison, sachant confusément qu'ils en ont une* » disait Voltaire. Pour y voir plus clair nous nous contenterons de dire que le bonheur n'existe que si nous sommes pleinement satisfaits de ce qui est, pleinement satisfaits de ce que nous faisons et de ce que nous sommes.

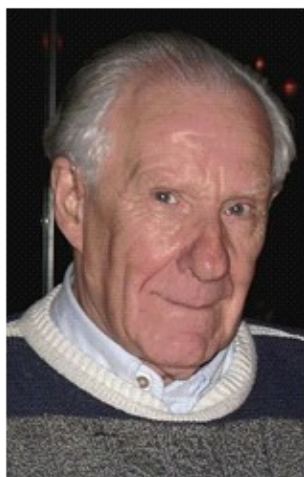
Ce qui est ne dépend pas toujours de nous et nous devons le comprendre, l'accepter et même le vouloir, c'est là toute la sagesse stoïcienne et c'est une sagesse qu'il est bien difficile d'atteindre. Mais ce que nous faisons, ce que nous pensons, ce que nous sommes, dépend de nous². Nous serons heureux si nous avons le sentiment de bien faire ce que nous **devons** faire, et d'être pleinement ce que nous **devons** être. Et il faut insister ici sur l'idée de **devoir**. Ce que nous devons être n'est pas nécessairement ce que nous désirons être. Nous savons que le désir nous mène parfois à faire des choses mauvaises pour nous, et désir d'être ceci ou cela

² Bien sûr nous ne choisissons pas ce que nous sommes, nous ne choisissons pas notre corps, nous ne choisissons pas notre famille, notre état de santé etc. En ce sens « nous sommes faits », mais nous sommes condamnés à choisir ce que nous allons être à partir de ce qu'on a fait de nous, condamnés à prendre la responsabilité de ce que nous sommes. C'est ce que nous enseigne l'existentialisme de Sartre.

ne conduit souvent qu'à un désir de paraître qui ne peut donner aucune satisfaction authentique : on ne peut pas tricher avec le bonheur.

« *Il n'est rien si beau et légitime que de faire bien l'homme et dûment, ni science si ardue que de bien et naturellement savoir vivre cette vie* » dit Montaigne. « *Faire bien l'homme* », se faire homme, réaliser son humanité comme elle se doit d'être, « *dûment* », c'est la condition d'une pleine satisfaction de soi, la condition du bonheur. Nous sommes en accord avec nous-mêmes lorsque nous avons le sentiment d'avoir fait notre devoir d'homme. En ce cas c'est donc la vertu³, et non la satisfaction des désirs, qui conduit au bonheur.

Se faire plaisir et faire son devoir d'homme sont deux choses bien différentes, même si l'un n'exclut pas l'autre et réciproquement. Mais lorsque nous ne savons pas trouver de plaisir à ce que nous faisons, peut-être devons-nous nous efforcer de comprendre que c'est notre devoir d'homme, et alors nous y trouverons une satisfaction. Pour celui qui n'a pas la fibre mathématique et qui peut-être ne l'aura jamais, quand bien même nous lui promettrions du plaisir, nous devons lui montrer en quoi le devoir mathématique qu'il a à faire participe à son



humanisation, à la réalisation de son humanité. Pour ce faire il faut redonner aux mathématiques leur véritable place dans l'éducation ; il faut cesser de regarder les mathématiques comme une simple science de la quantité, comme une simple série de formules ou de théorèmes qui ne servent à rien dans la vie pratique⁴ ; il faut, comme le faisait déjà Platon, montrer que par leur rigueur, leur exigence logique, les mathématiques sont essentielles pour nous élever à notre humanité, pour ne plus être uniquement des bêtes qui courent après le « sexy ».

« *Loin d'être l'exercice ingrat ou vain que l'on imagine, les mathématiques pourraient bien être le chemin le plus court pour la vraie vie, laquelle, quand elle existe, se signale par un incomparable bonheur.* » Alain Badiou, *Éloge des mathématiques*, Flammarion.



³ **VERTU.** Du latin *vir*, homme par opposition à femme (*homo* désignait l'homme en tant qu'espèce). L'adjectif *virilis* signifiait « qui appartient en propre à l'homme », et a donné « viril ». *Virtus* est dérivé de *vir*, et désignait l'ensemble des qualités morales et physiques qui font la valeur d'un homme viril. Ce pouvait être le courage, l'honnêteté, la force physique ou la puissance intellectuelle. Puis le mot désigna toute espèce de qualité ou de mérite, principalement dans le domaine moral, et il s'utilisa pour les femmes (à tel point qu'au moyen âge il était essentiellement synonyme de chasteté). Le sens moral du mot, à savoir la disposition permanente à vouloir le Bien, s'est développé sous l'influence des idées chrétiennes.

⁴ Lorsqu'un philosophe condamne les mathématiques avec ce seul argument qu'elles ne servent pas dans la vie de tous les jours (ce qui en plus est faux), il faut espérer qu'il dit cela uniquement par provocation, ou bien alors il n'a rien compris à ce que sont les mathématiques. Conseillons-lui de lire Alain Badiou.